
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT PAR M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

SOMMAIRE :

1. *Notes inédites de Laforgue.*
2. **M. Pierre Quillard** : *Entretien sur les œuvres de Louis Ménard.*
3. **M. Pierre M. Olin** : *Notes rétrospectives et anciennes.*
4. **M. Henri de Régnier** : *Le Voyage du jeune Hilarion.*
5. **M. Th. Randal** : *Figarisme et Socialisme.*
6. **M. A. Germain** : *Un Projet.*
7. **M. Bernard Lazare** : *Les Livres.*
8. Notes et Notules. (Musique, théâtres, art, etc.)

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Février 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. **Sept francs.**

Adresser toutes les communications à

M. BERNARD LAZARE, 12, Passage Nollet

*Il est tiré quelques collections sur Hollande en sous-
cription à vingt francs l'an.*

En vente au bureau des Entretiens Politiques et Littéraires :

Vol. I — (<i>mars-décembre 1890</i>) très rare	50 fr.
Vol. II — (<i>janvier-juin 1891</i>)	10 »
— sur Hollande	20 »
Vol. III — (<i>juillet-décembre 1891</i>)	10 »
— sur Hollande	20 »

N. B. — La plaquette "**Diptyque**" offerte en prime aux abonnés est épuisée.

Les **Entretiens Politiques et Littéraires** sont en vente chez les principaux libraires et dans les gares.

[LES

NOTES

publiées ci-après figurent sur sept feuillets de papier lilas clair vergé et glacé, de 220 mm. × 127 mm. Encre noire; quelques mots à la mine de plomb.]

[1]

La rage de vouloir se connaître — de plonger sous sa culture consciente vers « l'Afrique intérieure » de notre Inconscient domaine.

et c'étaient des épiements pas à pas, en écartant les branches les broussailles des taillis, sans bruit pour ne pas effaroucher ces lapins qui jouent au clair de lune, se croyant seuls.

Je me sens si pauvre si connu tel que je me connais moi, Laforgue en relation avec le monde extérieur — Et j'ai des mines riches, des gisements, des mondes sous-marins qui fermentent inconnus — Ah! c'est là que je voudrais vivre, c'est là que je voudrais mourir. Des fleurs étranges qui tournent comme des têtes de cire de coiffeurs lentement sur leur tige, des pierreries féeriques comme celles où dort Galatée de Moreau surveillée par Polyphème des coraux heureux sans rêves, des lianes de rubis des

(1) Voir les ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES de janvier, avril, juillet, septembre, novembre 1891 et janvier 1892.

floraisons subtiles où l'œil de la conscience n'a pas porté la hache et le feu —

Il passait des journées à s'épier en dedans, avec l'immobilité des moines du M^t Athos faisant de l'histoire, du monde, des astres, les satellites en menuets de l'astre fixe de leur nombril.

Il avait enregistré quelques menues fleur, rapporté, plongeur, quelques menus échantillons secs.

D'abord les étonnements d'apprentissage les richesses de tons bizarres changeants qu'on a en fermant les yeux

Les symphonies orageuses, les chœurs d'océan en se bouchant les oreilles.

Mais l'Inconscient n'est pas à chercher dans les perceptions infinitésimales, uniquement. — La force monstrueuse qui me mène! la force qui me fait me développer selon mon [1] type! la vertu qui raccomode ma main qui s'est blessée! la force qui me pousse à implorer qq. chose ne sais quoi de la femme, de *l'autre sexe*! etc...

Ah! les beaux hamacs berceurs, incassables car immatériels; au-dessus de pelouses de fleurs, sous un ciel qui n'est que le dôme de feuillage du Bon Mancenilier!

épier des instincts avec autant que possible absence de calcul, de volonté, de peur de les faire dévier de leur naturel, de les influencer —

[2]

Aujourd'hui tout préconise et tout se précipite à la culture exclusive de la Raison, de la logique, de la conscience —

La culture bénie de l'avenir est la déculture, la mise en jachère.

Nous allons à la dessication : squelettes de cuir, à lunettes, rationalistes, anatomiques.

[1] selon un type!

Retournons mes frères vers les g^{des} eaux de l'Inconscient, et mêlons ce Jourdain dont le baptême à notre front ne serait pas effacé par « tous les parfums de l'Arabie », mêlons notre Jourdain au Gange des ancêtres.

Mais le salut nous viendra de la Russie, des Tolstoïciens [1].

Mais l'homme porte la tache originelle et ineffaçable d'une certaine dose de conscience — Elle n'est en général qu'une source de soucis que n'ont pas les animaux, les plantes, les minéraux —

Tâchons du moins de discipliner cette réflexion pour notre bonheur —

Atténuons par l'habitude de la paresse, des griseries du rêve ou des paradis artificiels, la conscience (angoisse, doute, gêne, etc.) dans le *Présent*,

S'il est possible d'atténuer la conscience dans le présent, on peut l'annihiler dans l'avenir : *prévision, attente*, par le culte devenu habituel de la Fatalité (voir les orientaux).

Et pour le *Passé* dans le souvenir également par la foi fataliste ne lui faire donner que la jouissance, la jouissance du *Passé* passé, comme un rêve singulier qui n'a été qu'un rêve.

[3]

Le nu nous affole, — parce qu'on nous le cache — Au fond il est égal. — Eh laissez donc, on a fait de ça des planches d'anatomie, des sections de cuisse, de seins, de matrice. — C'est connu. Il y [a] aussi une petite collection de bijoux d'acier chirurgie au service de sa petite personne enivrante et idéale.

Elles prennent leur parti de tout. — Un instinct les fait résister — pudeur (consigne inconsciente — et se tenir,

[1] Tolstoïstes.

c'est *l'esprit de corps*, inconsciemment elles cherchent à faire respecter, c.à.d. non déflorer et user la caste féminine.

ô femme, nous te salissons ainsi nous nihilistes parce que tu es Eve, l'instrument maudit, un peu sphinx par ta mère, et une fausse sœur, on ne peut se confier à toi car tu ne nous aimes pas pour nous et pour toi exclusivement, tu as d'autres intérêts, des intérêts de maison divine [1]. tu nous dupes pour *Quelqu'un*. tu es vendue aux intérêts de l'Administration. Veux-tu te révolter, jeune nihiliste et être notre sœur et n'être que créature, et ne plus nous promettre l'infini décevant dans tes yeux, alors nous te gâterons ! Borne-toi à nous donner de ce que tu as et à recevoir de ce que nous avons. Soyons heureux ensemble ici-bas, sans dieux à la bonne créaturette. Sois toute à nous, sans arrière-pensée — Plus de pudeurs, sois simple et bonne bête, viens à nous à deux battants [2], sans fausses enseignes, sans faire l'article par tes regards. Nous nous connaissons, nous nous valons ma fille. Plus de ces regards de trésors qui nous mettent dans des états et nous lancent à l'espoir de l'infini absent — tu es la femme et moi l'homme soyons heureux sexciproquement sans les cérémonies transcendantes qui ont perdu l'humanité — (Idéal de la grue?)

Veux-tu? Elle répond oui. Mais la voix est diaphane et insaisissable, et le regard mourant... Ah! tu mentiras toujours, tu es à vendre, tu es une fausse sœur. Eve, Dalila

[4]

La tête seule est nue, hors du col très-montant, les yeux baissés, coiffée, les lèvres pincées avec distinction — Sphinx en toilette — masque d'anglaise compliqué — tour-

[1] sociale.

[2] à nous le corps ouvert, sans...

billon attirant d'inconnu distingué, classe sociale — voilà ce que la civilisation a fait de ce petit animal enfantin — Ce masque à phrases, provoquant, pudique, qu'on a peur d'offenser, qui attire les flatteries, ces yeux où nous avons mis notre infini et qui dans leurs nuances ont tout un répertoire d'infinis, dont ils jouent avec art — de même le répertoire d'infinis entre le sourire et l'amertume poignante des lèvres; et cet art de se coiffer avec pudeur, propreté, comme une couronne d'honnêteté tressée, lisse, calme. Clavier des regards des yeux, clavier des regards des lèvres, coiffures, inflexions de cou, voilà — c'est prodigieux! De la ménade, de la madone, de la duchesse — On est saisi là devant — Et alors commencent les sièges de désirs se prenant pour de l'esthétique désintéressée — Nous lui montrons ses mille statues en lui disant vous voilà, ou du moins nous avons essayé de vous faire, hélas! — puis viennent les vocabulaires poétiques —

Alors elle s'avance les épaules décoletées, avec la ligne affollante et mouvante, chatoyante [1] d'ombre dans l'ondulation satinée [2] et noble des omoplates, et le frileux de la naissance des bras — c'est beaucoup! aussi elle s'avance d'un air plus serein, plus froid, déconcertant — mais on sent déjà l'animal et sa destinée, et sa chute fatale parmi ses linges.

Il ne faut pas nous la faire — il n'y a pas d'épaules sans buste, voyez les statues — nous vous connaissons mais nous continuons nos concerts littéraires faisant croire que nous croyons que c'est arrivé — vous êtes plus belle que nos pauvres statues — mais nous savons ce que nous savons — C'est tout de même insensé d'invention, ce sexe!

le buste! le buste! (sur l'air des lampions).

Insensés qui courons à notre perte!

Elle a d'un geste charmant haussé les épaules d'un air indifférent devant nos enthousiasmes et nos flatteries, et le buste s'est un peu dégagé dans ce geste ou du moins, le pli des aisselles est délivré. dans un éclair d'instinct conservateur elle sent que cette tenue équivoque a plus de

[1] satinée et chatoyante.

[2] ondulation imperceptible.
ondulation voilée

bestial et de signal de lâchez-tout que le calme stupéfiant de tout le torse nu, beau comme une douche —

Les voici les deux menus coussins jumeaux, dont le décoletage montrait la surface, et dont l'amant [1] fouille maintenant le suspendu à l'air, la ronde-bosse, le dessous, le tronc. C'est donc ça.

Il n'y a plus rien à faire — plus loin c'est le baptême de la ligne, les tropiques, le plat de la bonne bouche gardé au chaud. — Et le reste ne sera vu, détaillé que dans le calme de la possession, la fatuité bellâtre du sacrilège accompli — et sera incompris.

C'est comme ces églises gothiques commencées à une époque de foi, de pâmoison, d'élan et achevées dans un âge d'indifférence cossue, où l'on a vu le ventre, les parties INFÉRIEURES

[5]

tout cela est voilé.

pour le visionnaire aux sens riches, l'imagination d'avance tyrannique de la chose est sinon aussi [2] intense en son nucléus que la chose elle-même, du moins plus riche, plus longue, plus fertile, et sinon aussi [3] intense en elle-même que la chose du moins plus intense en décor intime, pas d'usure matérielle tangible des nerfs, pas de promiscuité c.à.d. altruisme forcé [4], le repos du corps, l'impalpable seul en travail, — et cette pointe de satisfaction vertigineuse d'avoir *la chose* par des voies ésotériques, de se filtrer la volupté par les filtres supérieurs [5].

Pour ce n'était plus la vision des collégiens enfermés

[1] dont on.

[2] sinon plus intense.

[3] sinon plus intense.

[4] c.à.d. sacrifice, le

[5] voies détournées, de la faire descendre par en haut au lieu d'aller la chercher vis-à-vis notre bas.

dans les heures de classes, et le mot-à-mot monotone *Numa pompilius*, *Nu-nu*, *ma-ma*, *pom-pom*, *pi-pi*, etc. —, la vision de nus photographiques.

ni comme plus tard la vision de quarts de nus modernes dans des linges très-blancs et très-plissés, très-saccagés.

plus, comme une semaine, la couche simple provinciale sentant le réséda

ni les pompes papales, sadanapalesques, sur des pelouses aux nuits étoilées au complet.

ni la vision de rien de ce que la créature a imaginé.

tout cela était pour lui des cordes détendues par des rosées trop nombreuses et dont son arc ne se bandait plus.

tout cet arsenal était mis au rancart, pour en revenir en but et en fait [1] à la pure et simple fécondation loyale.

Mais les inouïes forêts vierges à travers lesquelles il y allait à ce but probe [2]. les beaux entrelacements naturels de lianes coriaces qui lui servaient d'escarpolettes, et les éventails vibrants déployés d'un trait de plumages comme peints, et les cuisantes rafales de mouches cautérisantes [3] comme des pierreries infernales, et la vivisection des lis de lait qui ne filent pas, et les pensées en grand deuil équivoque dont on ne sait si elles pleurent sur Atyr semé aux quatre vents de la forêt ou sur la grosseur fermentante, impossible à dissimuler [4], de leurs pistils — Et les lacs qui vous portent sous des ciels chargés, etc., — et cœtera surtout (mais c'est ésotérique! ce sont des *Mystères*.)

Le filon qu'il suivait au départ était le filon métaphy-
sique, créat^{nisme} et traduc^{nisme} en présence.

Un œuf non fécondé a-t-il déjà une âme, etc. — Et il devenait *femme* très passive Il était hermaphrodite, etc —

[1] tout cela était abandonné, pour en revenir en fait et en but à

[2] Mais les forêts vierges inouïes à travers lesquelles il y allait!
les beaux

[3] et les mouches atroces pierreries infernales, et la

[4] ou sur la lourdeur fermentante de leurs pistils —

[6]

Les ongles longs, c'était chez lui un besoin de chat, se savoir des boucliers au bout de chaque doigt, ou plutôt des antennes défensives.

— Elle en pouvait bien supporter la vue — mais eut bien de la peine à surmonter l'équivoque de ces ongles sur son épiderme dans les premières caresses — mais une fois surmontée cette angoisse devant une chose inconnue, cela devint pour elle au contraire — mais si inconsciemment ! — un ragoût, un appendice de plus de ce sexe étrangement dominateur. le premier attouchement de ces ongles, tâtant le terrain, était l'avant-garde électrique et fondante des grandes étreintes.

Lui ne pût jamais se faire à ses ongles tout courts à elle — Il n'osait lui toucher le bout des doigts, ayant peur d'y frôler une plaie à vif — Elle dut les laisser croître un peu.

Pourquoi était-elle si enivrante? parce qu'inconnue.. comme les mystères de Cérès

La même attirance que le *Cadavre*, tant qu'on n'en a pas vu un.. — on le voit, on se cramponne aux barreaux de la Morgue, on le scrute, — Oh! c'est donc ça, c'est donc ça —

Et cependant il n'y a de vrai que de se suspendre à elle, nos bras autour de ses épaules, et les yeux mourants ramper boire à ses lèvres

—vipère ou vache —

—l'idéal de la vie, la vie inconsciente, *végétative*. —

(Tolstoï et quelques autres Russes) — (Ecole tolstoïcienne)

[7]

Rappelle-toi — autrefois seul. aux matins quand tu te levais, café pris, et sans faire ta toilette restant dans le tiède, tu t'attablais à des estampes, volets encore mi-clos — la chambre défaite — tu te renversais dans ton fauteuil suffoqué d'ennui, rêvant, en regardant le lit :

une qui m'aimerait, ensemble, tout l'un à l'autre, Elle seule au monde — Elle se lèverait, appâlie, moite, s'étirant et circulerait,

et nous jouerions ensemble, à tous les baisers [1], nous roulant, embrouillant ses cheveux.

puis je ferais sa toilette — Je l'épongerai, je la peignerai sans lui faire mal, je lacerai son corset — l'habillant de choses claires puis on irait en bateau

et puis je songeai : oui et une fois là au lieu d'en jouir, je rêverai, être seul ! prendre le train, aller voir des amis, déjeuner dans des cafés, faire des emplettes, suivre les passants, *me perdre, me perdre* sans montre ni rendez-vous !

— Et en effet maintenant que j'y suis. c'est infiniment ça.

Donc je suis un malheureux et ce n'est ni ma faute, ni celle de la vie.

[1] ensemble, à toutes les voluptés, nous

ENTRETIEN

SUR LES ŒUVRES DE LOUIS MÉNARD

.....μόνοις οὐ γίγνεται
θεοῖσι γῆρας οὐδὲ κατθανεῖν ποτέ,
τὸ δ'ἄλλα συγχεῖ πάνθ' ὁ παγκρατῆς χρόνος

(ŒDIPE A COLONE)

La nuit était douce et claire : nous nous promenions dans l'un des derniers jardins privés à qui les envahissantes maisons de rapport ont permis de survivre, au nord de la ville, sur la colline assez abrupte pour décourager le commerce. A travers les branches, nous voyions au loin, dans l'amphithéâtre régulier des côteaux, onduler la houle des toits et s'épanouir d'étincelantes lumières ; un bruissement de vie confuse montait vers nous, pareil à la respiration sonore de la mer assoupie, et nous parlions gravement, à cause de l'ombre et des étoiles. Nous ? quelques écrivains d'âges divers et d'opinions variées, poètes et prosateurs, métaphysiciens et critiques ; il y avait aussi, par hasard, un jeune disciple de Monsieur le Vicomte de Vogüé. Mais celui-là eut la discrétion de se taire parce que nous avions convenu d'éviter autant que possible de dire des paroles oiseuses et qu'il se méfiait apparemment de son intelligence. Je note ce menu fait en passant, pour ce qu'il a d'inattendu et de quasi miraculeux.

Nous causions depuis quelque temps déjà de différentes choses éternelles ; l'un de nous, un poète hautain et solitaire, venait de déclarer qu'au fond les joies de l'art étaient, de gré ou de force, des joies égoïstes, et, tourné vers la ville qui sommeillait à nos pieds, il continua :

LE POÈTE

Oui, la création de la beauté est le jeu suprême de l'âme

et le véritable affranchissement; mais elle satisfait seulement le joueur désintéressé qui joue pour se distraire, sans plus s'inquiéter que les enfants aux Tuileries si d'autres le regardent et prennent part à son plaisir. Et puis, à quoi bon? Là, dans ces maisons banales, derrière les viles murailles de pierre, fleurissent des pensées magnifiques que nous ne connaissons jamais. Avez-vous songé parfois à ce que l'abîme du passé recèle de génies qui ne se manifestèrent point et combien la gloire de Shakespeare paie médiocrement le silence irrévocable autour de dramaturges qui l'égalaient peut-être. Ce qu'il y a de fortuit dans le triomphe ou dans l'oubli nous impose d'être modestes, c'est-à-dire sages et isolés.

LE CRITIQUE

J'admets qu'autrefois, à l'époque des rares manuscrits, quand les hommes n'avaient les uns avec les autres que fort peu de relations, il ait pu advenir que des œuvres incomparables soient demeurées latentes. Mais maintenant! N'avons-nous point, grâce à l'imprimerie qui divulgue à milliers d'exemplaires, jusqu'aux plus médiocres fantaisies administratives, l'espoir de nous faire entendre, sinon aujourd'hui, du moins plus tard, à nos petits-neveux. Et remarquez que je dis plus tard, pour vous concéder quelque chose : comment voulez-vous qu'un livre de quelque intérêt échappe à l'attention avec des critiques d'aptitudes aussi dissemblables que M. Ferdinand Brunetière, Francisque Sarcey et Anatole France! Ces annoncia-teurs désignés des trésors ne sauraient faillir à leur devoir.

LE POÈTE

Eh! quittez-moi de l'ironie! Ces gens-là, par nature ou par métier, manquent tour à tour d'intelligence ou de stricte intégrité esthétique; et le jour où l'un d'eux, de crainte que sa charge lui soit enlevée, juge à propos de découvrir un homme de génie, il a soin d'élever quelque fantoche ridicule pour discréditer d'avance les louanges qu'il adresserait ultérieurement à de beaux vers ou à de belles proses. Et n'est-ce pas un des plus révoltants dénis de justice que leur silence têtus sur un homme comme Louis Ménard, par exemple.

LE CRITIQUE

Il me semble, et j'avoue que j'aurais tort, si ce silence devait durer : mais ils le rompent, n'en doutez pas, avec la joie factice des Musulmans, mauvais observateurs de la loi, qui rompent le jeûne d'un Ramadan fictif. Les temps sont proches, pour Louis Ménard, et parmi nous tous qui sommes ici, il n'en est pas un qui n'admire la force de sa pensée et le charme impérieux de ses paroles.

LE MÉTAPHYSICIEN

C'est une âme riche, comme cette claire nuit, de ténèbres et de splendeur. Des principes contradictoires s'y résolvent en harmonie et je ne pense pas que depuis les alexandrins, il se soit rencontré d'intelligence plus hospitalière aux religions et aux philosophies, ces voyageuses suprêmes co-jumelles de la pensée humaine, qui marchent sur la même route depuis l'origine des choses, en affectant de s'ignorer et de se haïr l'une l'autre ; et personne, je crois, ne définirait mieux Louis Ménard qu'il ne l'a fait lui-même en ces cinq mots : « Je suis polythéiste et chrétien. » (1) Le rapprochement de termes qui semblent représenter des idées si adverses, paraît d'abord paradoxal. Mais il exprime une conception du monde singulièrement puissante et logique, et la valeur absolue des énergies individuelles y est affirmée de la manière la plus nette. Ainsi se trouve écartée l'hypothèse d'une cause unique, extérieure ou intérieure au monde, qui le dirige ou qui l'ordonne. L'univers apparaît comme un merveilleux concert de forces libres, indestructibles, qui consentent d'elles-mêmes à des lois sans hiérarchie ; et quiconque a violé la justice est nécessairement puni par la seule conscience d'avoir désobéi à sa propre nature. Les occasions de péché deviennent plus fréquentes à mesure que les êtres comprennent davantage, et le mérite s'accroît avec les possibilités de faillir : il faut expier par la souffrance la faute d'avoir désiré naître, le fait seul d'être né impliquant qu'on entre en lutte avec la volonté d'autrui et qu'on devient un motif de douleur. Aussi l'homme, après s'être adoré dans sa gloire et sa

(1) *Étude sur Leconte de Lisle*, publiée dans le journal *La Justice*, le mercredi 30 mars 1887.

beauté dans les siècles arrogants de la Hellas primitive, a-t-il enfin divinisé la rédemption et le sacrifice dans le mythe de Jésus-Christ.

LA VOIX D'UN PASSANT DERRIÈRE LE MUR DU JARDIN

Alors, il nous conte aussi des histoires de curés, à bas les bondieusards !

LE MÉTAPHYSICIEN

Je répondrai à cette voix qui passe; elle ne prononce pas des syllabes imprévues et la crainte de quelque tyrannie traditionnelle hante peut-être en ce moment vos intelligences déprises des religions et qui ne pénètrent pas toujours le sens des mystères. L'un de nous, moi-même, peut-être, aurait sans doute, moins brutalement, mais avec autant d'antipathie, repoussé l'idée d'une révélation surnaturelle et d'une grâce arbitraire, interprétée et marchandée par des intermédiaires imposés, malfaisants ou stupides. Mais le sage qui nous est si cher, a déclaré bien souvent que : « le sacerdoce est l'élément diabolique des religions, et le symbole l'élément divin. » Certes, le christianisme a beaucoup perdu depuis l'anéantissement des sectes gnostiques, encore que par le dogme de l'Immaculée Conception il ait étendu jusqu'à la Femme, en attendant les bêtes, les plantes et les pierres, la majesté infinie de la souffrance. Mais les dogmes importent peu et il suffit qu'ils prêtent à beaucoup de sens différents.

LE PHILOLOGUE

Je vois bien que Louis Ménard a fort justement abandonné les théories récentes et encore admises qui considèrent les mythes comme de simples accidents grammaticaux et expliquent les religions par une maladie du langage; je sais qu'il a repris avec beaucoup d'érudition et d'ingéniosité l'excellente symbolique de Natalis Comes, trop méprisée depuis la tentative hasardeuse de Creuzer, et remise dès lors en honneur par lui et par les travaux parallèles de F. Lenormant. Mais nous avons à peu près perdu la puissance d'exprimer par la légende, les lois des phénomènes physiques, ce qui nous dispense d'appliquer au christianisme l'herméneutique stoïcienne; et je ne devine pas trop quelle importance morale peut avoir une

religion mourante et quels mythes nouveaux vont tirer d'elle leur origine.

LE MÉTAPHYSICIEN

Certes une religion qu'on interprète ne vit plus qu'à demi; et ses jours sont comptés, comme fut présagée sous Néron la fin de l'esclavage, le jour où la plèbe furieuse voulut arracher aux bourreaux des esclaves que la loi antique vouait au supplice parce que leur maître avait été assassiné, bien qu'eux-mêmes n'eussent aucunement pris part au meurtre. Un culte nouveau surgit de même sous nos propres yeux, culte tout humain de la vertu et de la justice idéales, affranchies des défaillances quotidiennes et le passant inconnu de tout à l'heure qui se croit irréligieux y communit avec nous : nous vénérons dans les morts que nous avons aimés et admirés la mémoire de leurs efforts, de leurs bienfaits et de leurs exemples et le souvenir nous environne de tous ceux qui vaincus sont tombés pour les causes saintes ou qui connurent la joie extraordinaire de vaincre, ayant le droit de leur côté ! Mais l'incantation est plus tragique quand elle s'adresse aux meurtris et aux écrasés et une page, entre tant d'autres, me revient obstinément : « La religion de la cité repose sur le souvenir de ceux qui sont morts pour elle : *plebeiae Deciorum animae*. Il y aura un jour des pèlerinages vers la fosse commune où sont entassées les victimes et vers la plaine sinistre où s'élevait le poteau sanglant. Quoiqu'on ait gratté sur les pierres la trace des balles, il y a partout, dans les carrefours et sur les places des autels invisibles, là où leur sang a rougi le sol qu'ils défendaient. « Là, dit Eschyle, là ! Ici encore. Vous ne les voyez pas, mais moi je les vois. » (1)

LE POÈTE

Chaque jour nous créons des dieux et nous ajoutons au legs héréditaire et immortel des races disparues; il y a autour de nous des fétichistes et des mazdéens qui s'ignorent, comme des sectateurs inconscients de Cakya-Mouni et de Mohammed : il arrive même que plusieurs religions hostiles survivent ataviquement dans une seule âme. Les

(1) *De la sculpture antique et moderne*. Paris, 1867.

dieux dureront autant que les hommes, parce qu'ils sont la projection plus belle de l'humanité et que les poètes leur ont soufflé la vie éternelle. Le culte des morts existe déjà, maintenant qu'un temple lui a été dédié dans une phrase souveraine et eurhythmique.

LE SCULPTEUR

L'eurhythmie ! il me plaît qu'un chrétien, peu orthodoxe hélas ! ne prêche point la haine et le mépris de la beauté : mais la Hellas maternelle domine en Louis Ménard les images des époques barbares et j'aime qu'il ait appelé « courtisane fatiguée » (1) l'humanité vieillie qui prenait la chair en dégoût.

LE POÈTE

C'est le secret même de son génie : il a respecté la beauté et n'a point cru inutile de donner à sa pensée la forme définitive des poèmes.

LE CRITIQUE

J'ai peur que vous erriez et que la présence de rimes en quelques parties de cette œuvre si vaste ne vous séduise outre mesure, alors qu'elle pourrait presque vous choquer. Je me plaindrais plutôt de quelque gaucherie dans les vers de notre maître.

LE POÈTE

J'y reconnais comme vous un peu d'embarras, et cependant j'y trouve encore un singulier plaisir, malgré la sévérité de nos oreilles. Serait-ce pas pour la même raison qui faisait dire à un mystique : « La voix de la colombe est douce, non par soi, mais à cause de l'amour qu'elle signifie ? » Louis Ménard a compris que toute poésie était périssable qui ne rendait point vivante par des images et n'incarnait pas dans des êtres sensibles une pensée métaphysique et *Euphorion* et *Prométhée délivré* en dépit de certaines imperfections de détail que je regrette, demeurent de nobles ébauches. Je m'y intéresse même, par une manie vénielle, à quelques recherches techniques que l'on n'a pas assez remarquées : il y a là de larges strophes, sinueuses et compliquées, qui donnent, sans dépasser la

(1) *Catéchisme religieux des libres-penseurs*. Paris, 1875.

mesure de l'alexandrin, l'impression des vers polymorphes, et dans les décasyllabes des combinaisons alternées d'hémistiches pairs et impairs (5 + 5 puis, 4 + 6) qui produisent de très étranges effets de dissonance.

LE CRITIQUE

Et néanmoins vous relisez plus souvent les *Rêveries d'un païen mystique* que les *Poèmes*!

LE POÈTE

Ma dévotion aux *Rêveries* est indicible, et ce petit livre en de brefs chefs-d'œuvre — vous ne vous effrayez pas de ce mot; car nous sommes sincères, n'est-ce pas, bien que coupables de littérature — sollicite à des méditations délicieuses et sans fin; non qu'il renferme d'autres idées que le *Polythéisme hellénique* ou la *Morale avant les Philosophes*. Mais c'est la fleur même de toute une vie de silence et de recueillement qui surgit des pages vénérables, intègre et sacrée; elle a bu la rosée divine des siècles: je respire dans son parfum l'âme évanouie des générations mortes et celle aussi des générations qui viennent.

LA VOIX DU PASSANT, DERRIÈRE LE MUR DU JARDIN

Les morts sont morts et, sauf que ce sera un jour de vengeance et de châtiment, vous ne savez rien de demain.

LE MÉTAPHYSICIEN

Tu te trompes, voix qui viens d'ailleurs. Le Verbe est toujours le maître des choses et tu es moins loin que tu ne penses de la démagogie de Périclès dont tu n'as jamais ouï parler. O voix de la foule, ta haine et ta colère ne sont que le cri de la justice, ou tu ne vaudrais pas d'être entendue; tu désires confusément l'harmonieuse anarchie sociale, analogue au polythéisme et qui en est la plus parfaite expression.

LE CRITIQUE

Encore la voix anonyme n'a-t-elle point tout à fait tort et faudra-t-il auparavant que les douleurs antiques des opprimés soient rachetées au prix du sang expiatoire.

LE POÈTE

Hélas! le sang même ne pourrait laver les crimes et le mal accompli offense éternellement les étoiles vierges. Et

puis l'affranchissement de l'homme serait inutile si la Nature innocente devait continuer à souffrir et quand l'humanité aura saisi les suprêmes secrets, elle désespérera peut-être de renouveler la face de la terre et s'écriera à son tour : « Si la douleur est l'inévitable condition de la vie, que le rayonnement des planètes amène la congélation prévue, que la vie s'évapore à jamais dans les espaces interstellaires et que la matière incorrigible rentre au néant d'où elle n'aurait pas dû sortir. » (1)

La nuit était douce et claire et nous causions gravement.

PIERRE QUILLARD.

(1) *Catéchisme religieux*, etc.

NOTES RÉTROSPECTIVES ET ANCIENNES

Le Palatin.

Ce jour j'étais parti vers deux heures avec mon vieil ami Fawcett et suivant notre coutume depuis quelque temps déjà, nous nous étions installés au sommet des ruines formidables du palais de Septime Sévère.

Cette plate-forme illustre, ô l'étrange attirance qu'elle exerçait sur ce vieux maniaque, fortuit compagnon aux parfois singulières et suggestives causeries, et sur l'hésitant et fruste gamin, trop bourré d'histoire conventionnelle, de médiocres littératures et de rudimentaire esthétique, qu'alors j'étais.

Or, je m'en rendais mal compte et je crus avoir considérablement enrichi le patrimoine de mes connaissances en ce long séjour au pays des traditions, et ce ne fut que plus tard que je pus me rendre compte du doute qui prit naissance à l'ombre de ces affirmations en ruines.

Et, ô, cette actuelle négation de trop de croyances de ces jours troublés. Et la confiance en l'opinion d'autrui que là je subissais, l'ai-je perdue lorsque la moralité de mes souvenirs s'est dressée devant ma mémoire. Il est tant de choses qu'à cette époque de confiance j'admiraï et que je méprise profondément, sûrement, sans les avoir jamais revues. Avec le calme tombant après ce bouleversement, que d'écumes pour toujours englouties.

Or nous étions attirés par le même aspect, lui le vieux traditionnaliste, moi le déjà prévoyant révolté contre ces faciles opinions toutes faites, imposées à nos trop assimilantes et juvéniles intelligences.

Et tandis qu'il aquarellait, Dieu sait avec quel prodigieuse incompréhension et quelle inconscience du moderne

mystère, l'énorme paysage qui, mornement s'étalait devant nous ; moi, à plat ventre penché sur le bord de ces surplombantes murailles en désastre, je regardais, plus avec mon âme qu'avec mes yeux et j'écoutais les échos railleurs de ce qu'*Eux* m'avaient dit.

Quel prodige tous ces monuments admirables au milieu de la désolation de la plaine romaine : le Colisée avec sa masse déconcertante et ses pierres qui paraissent avoir été baignées dans du sang et les arcades de l'Aqua Claudia qui partant sous moi, rompues un peu plus loin, fragmentairement infinies, réapparaissent dans la campagne et les arcades d'autres aqueducs peut-être, il semble qu'on en voit tant, ruinées et fières aujourd'hui de leur hautaine inutilité ; et quelques modernes ou à peu près églises viennent choquer, mais si vite oubliées ! On finit par ne plus les voir : elles semblent des simples mesures de manouvriers destructeurs inconscients de quelque prodigieuse carrière à monuments et même là-bas, St-Jean de Latran et St-Paul hors les murs, et les autres enfin, quoi, sinon les hangars où sont remisés de glorieux débris ?

Mais plus loin à la masse formidable des Thermes de Caracalla, d'une majesté dominatrice et invincible, et puis des tours et des murs, et la ridicule petite pyramide du bon Cestius, un monsieur qui avait tous les droits au plus strict incognito et dont on se souvient parce qu'il fut somptueusement enfoui, sans qu'on s'inquiète cependant de savoir qui il put bien être ! Ah, elle dresse au milieu des splendeurs orgueilleuses et farouches de la dévastation voisine les sottes prétentions fastueuses et parvenues du financier que Cestius fut, vraisemblablement.

Enfin je sais que derrière moi St-Pierre dresse bêtement vers un ciel qui si dédaigneusement s'incurve qu'il semble dès toujours la mépriser, sa laide coupole, cette mesquine coupole aux proportions colossales, étrange tumeur, bizarre melon poussé sur l'amas de hideurs qu'est cette pseudo-basilique. Belle, oui, peut-être au jour, sculptée par les plus terribles obus. Non, je préfère regarder le tombeau de Cecilia Metella qui érige son fortin un peu encombrant sur cette évocative Via Appia, la conductrice vers les souvenirs des catacombes, vers le berceau de Rome. Cette Alba longa, qui n'exista sans doute jamais, vers

ces cratères noyés sous la transparence noire de leurs eaux inquiétantes, ô lacs que je devais voir et que je ne vis jamais et me poursuivez de votre obsession, Albano et toi Nemi, miroir impollue d'Arthémis, et d'ici paraissant dominer, Castel Gandolfo, que peut-être les papes à qui il est resté contemplant du Vatican, sans pouvoir jamais, esclaves et prisonniers de leur conscience et de leur strict devoir, y promener leurs pieds vénérables.

Mais, si la Royauté savoyarde n'existe pas à Rome, au Palatin, les papes sont aussi oubliés et seuls resurgissent les vieux Romains, et l'Empire :

Regina Mundi Urbs!

Car tout cela c'est bien mort depuis qu'ils n'y sont plus; ces ruines énormes, centres évidemment d'importants quartiers se dressent au milieu du désert de la campagne — irrémissiblement abandonné dans l'inculte hargneux. — Seul le grotesque mont Testaccio, cet absurde amas de tous les débris de vaisselle d'un peuple qui dut en casser pas mal, a su garder autour de lui quelques falotes masures. Sa seule excuse ne serait-elle pas d'être l'insoupçonnable symbole de trop nécessaires ordures : de son sommet tel merveilleux panorama se déroule, que seul celui que je domine l'emporte en poignante évocation. Car je ne vois que la destruction et la désolation.

Mais m'attire, quel charme ? cet imposant colisée dont le nom français traduit mal l'ampleur transmuée du *Colosseum*. C'est vraiment, et surtout lorsque les ombres du soir l'allongent et le noircissent, d'une beauté vaguement épique, et cependant, intact, ce que cela devait être abominable !

Ah les grands artistes que furent ces fabuleux Vandales, papes et cardinaux qui traitèrent en simples carrières à pierres taillées, le Palatin, le Colisée, les Thermes. Ils ont créé, les inconscients, d'impérissables monuments ; eux, les chantres anonymes de ces pierres, ils ont fait l'épopée monumentale de Rome !

Oh, il suffit de contempler les parties intactes des masses romaines. Quels veules artistes furent ces merveilleux administrateurs de la grande commandite : Rome et Empire ! Oui, pour que la beauté de ces créations

naisse, il faut que disparaisse tout ce qu'on a voulu y mettre d'art et que seule subsiste la besogne de l'ingénieur.

Ces incomparables aqueducs dont les arcs maintenant désolés vous poignent d'admiration, ces routes qui ont résisté à tant d'épreuves et semblent avoir quelque chose de la beauté de l'immuable, et ces monuments gigantesques, dénués enfin de leurs ornements, quelle sévère et souveraine grandeur s'en dégage.

Car s'il fut dans le monde un peuple qui ne comprit rien à l'art, qui le nia de toute son intelligence, ce fut bien celui-là, et vainement pour me combattre sondais-je mes souvenirs afin de trouver une grande œuvre d'art, romaine, autre chose que le travail d'un habile praticien subissant les influences hellènes. Je fouillais vainement aussi, les musées romains, dont tous les chefs-d'œuvre sont au moins des copies d'œuvres étrangères. Seul l'Antonin est un type nouveau, mais qu'y a-t-il de romain en lui ?

Les Romains ne furent que d'incomparables constructeurs ; leur travail technique, quand il est déshabillé de son oripeau d'art, apparaît alors seulement, ce qu'il est, admirable. Maintenant, ces ruines, ces squelettes tristes et fiers, se dressent farouches témoins au milieu de la plaine plus triste, plus morne et plus désolée qu'eux. Et me rémémorant bien que de hier tant de souvenirs qui paraissaient déjà si anciens, me demandant avec la crainte angoissée de ne pas trouver de réponse, pourquoi en somme, cette Rome qui ne correspond à aucun de mes désirs intellectuels séduit cependant ma rêverie, j'arrive à cette sévère conclusion : Rome non plus que toute autre chose défunte ne se relèvera de sa ruine, et l'Italie dont elle est l'âme est un pays mort et sentant effroyablement la charogne, malgré les soubressauts qui l'agitent — soubressauts qui ne sont que les tumultueuses mêlées des helminthes qui la dévorent. Sans son putrescent diadème Rome ne serait qu'une ville infâme et sans intérêt.

Si je me retourne, je verrai le *Capitole* derrière lequel je devine une vie encore grouillante dominée par le *Quirinal* — et plus loin l'agonisant *Vatican* : la ville qui veut

vivre et se faire moderne gardée par ces deux suprêmes sentinelles du Passé, une Toute-Puissance morte et une Toute-Puissance mourante. Eh bien, cette ville, je la fuis, rien d'elle ne m'intéresse et seule m'attire cette plaine d'une si totale désolation que rien ne pourra jamais l'en arracher. Tout est perdu, tout espoir est mort, et Rome porte autour des flancs de ses murailles ruinées l'écharpe de deuil de sa campagne : or j'attribue à mon sang franc et gaël l'intense perception des sévères douleurs qui dédaignent de se plaindre et je subis voluptueusement le charme amer des choses révolues.

Rome fut une comète splendide qui glorieusement traversa le ciel de l'Histoire et s'est brisées contre l'énorme et compacte masse des barbares blonds. Car Rome ne fut pas ce que nous crûmes : c'était une entité, une monstrueuse bureaucratie, un poulpe immense mais avec la seule consistance de son poids, et qui avait embrassé le monde de ses formidables tentacules. Or ce ne fut que peu à peu, par la propre pourriture du monstre mort de pléthore que le monde fut délivré d'un incompréhensible assouvissement.

Mais comme les comètes mortes qui laissent parfois derrière elle une éblouissante trainée de lumière, cette étincelante poussière de gloire subsiste et subsistera des siècles encore.

Car Rome a su créer sa légende et s'y survivre !

PIERRE M. OLIN

LE VOYAGE DU JEUNE HILARION

à feu l'abbé de Barthélemy.

Hilarion :
J'en suis revenu, c'est bien moi.
Flaubert Tentation.

Lorsque Hilarion fut revenu de ses voyages d'outre-mer, le bruit s'en répandit assez vite et la curiosité s'en éveilla. Une aussi longue absence proménée sous des cieux différents et parmi tant de variétés humaines ne pouvait avoir été que fructueuse pour l'éducation d'un esprit aussi vif que l'était celui d'Hilarion. Le profit de cet apprentissage nomade s'augurait abondant et, la causticité amusante de l'humeur du jeune garçon jointe à la perspicacité de son attention, il devait en avoir rapporté cette sorte d'expérience clairvoyante et de connaissance de tout qui donne à la conversation des voyageurs tant d'aisance et un tour si plaisant qu'ils profitent parfois de l'intérêt qu'ils excitent pour le lasser en lui donnant trop l'occasion de se satisfaire.

Les amis du sympathique aventurier s'apprêtèrent donc à lui faire fête, car il avait laissé à leur indifférence un bon souvenir qui se réveilla subitement à son retour, qu'ils apprirent sans avoir su peut-être son départ.

En outre, la jeunesse littéraire ayant ouï dire qu'il avait rencontré, sur les confins du désert, un poète dont la disparition avait fort intrigué les cénacles et dont les traces perdues ou retrouvées étaient un sujet d'hypothèses intarissables, voulut offrir un banquet à celui qui avait été l'interlocuteur de l'insoucieux et problématique exilé, mais Hilarion se refusa, on ne sait trop pourquoi, à cette politesse collective qui, comme on le sait, ne lie pas

pourtant à jamais ceux qui y participent à celui qui en est l'objet.

Il n'était point d'ailleurs de la race de ces explorateurs modernes qui, comme ce jeune représentant d'une famille de bonne bourgeoisie orléanaise, s'empressent, à peine leur valise débouclée, d'en extraire quelques cailloux et une perruche empaillée dont ils enrichissent libéralement nos Muséums ; et comme son avoir consistait surtout en sagesse il eut le bon goût de n'en point prodiguer la révélation intempestive.

Aussi déclina-t-il les avances de la Société de Géographie Sédentaire qui lui ouvrait grande la porte de ses salles de conférence. Ces réticences eurent pour résultat de calmer la petite effervescence passagère qui avait fourmillé, un instant, autour du visiteur revenu de tant de pays. L'empressement se déconcerta assez vite du peu de connivence offert à sa tentative et le héros récalcitrant fut sur le point de passer inaperçu.

Une imprudence lui fit perdre le bénéfice de cette sage conduite. Il eut le tort de laisser entendre à quelques indiscrets qu'au cours de ses voyages, il avait par hasard et sans en avoir provoqué l'aventure, surprenante, touché aux rivages des célèbres *Iles Ridicules*.

Ces Iles — antique métropole perdue parmi des mers inaccessibles, sous des ciels merveilleux mais tempérés, ces Iles d'où, aux âges lointains, notre race provint jadis, à travers mille périls, par des navigations considérables, jusqu'aux terres que nous habitons aujourd'hui et où nos pères, dans un sentiment de pieuse affiliation et de respectueuse mémoire, instaurèrent une civilisation approximativement semblable à celle de la mère patrie — ces Iles, sorte d'Alsace-Lorraine d'outre-mer, paradis perdu et, croyait-on, irretrouvable avaient donc été visitées par un descendant des anciens transfuges qui rapportait des nouvelles de la Terre originelle et renouait avec elle de vieux liens interrompus pendant des siècles. On allait enfin savoir si cet esprit de tradition dont nous sommes si justement fiers avait pu garder entre la colonie et sa productrice insulaire quelque conformité, quelque entente à travers la séculaire et taciturne séparation.

L'émoi fut tel qu'Hilarion ne put se dérober tout à fait

à ce qu'on attendait de lui. En ce cas l'abstention eut été antipatriotique; aussi consentit-il, d'abord, en quelques milieux officiels, puis dans certains salons à la mode à satisfaire la légitime curiosité qui tourmentait ses plus habiles et ses plus élégants contemporains.

Il parla; et à mesure qu'il parlait un sentiment de bien-être, de juste fierté, de devoir accompli, grandissait dans l'auditoire. C'étaient d'abord des murmures approbateurs, puis des chuchottements, et enfin, un silence où des larmes de satisfaction brillaient au coin des paupières et chacun s'émouvait à la mesure de son cœur d'apprendre que : par une sorte de tradition mystérieuse dont l'intacte conservation est un des faits les plus à l'honneur de l'esprit de notre race, tout dans notre chère patrie : les dieux, les mœurs, les coutumes, le gouvernement, les modes, les travers même, et jusqu'à certaines prétentions, tout y est semblable, point par point, et à s'y méprendre, à ce qui existe dans les vénérables, ataviques et indissolubles *Iles Ridi- cules*, tellement, ajoutait l'aimable narrateur en s'inclinant avec un sourire devant un homme aux longs cheveux gris rejetés en arrière et aux traits altérés, et hautains, tellement, n'est-ce pas Monsieur de Villiers? *qu'on croirait y être.*

HENRI DE RÉGNIER.

FIGARISME ET SOCIALISME

En un temps où il arrive même à « des fils de famille, pleins de sève et de santé, avec deux cent mille francs de rente de s'interrompre de la lecture d'*Auteuil-Longchamps* pour lire le *Socialiste* de M. Guesde ou la *Revue socialiste* de M. Malon » (1), il est naturel que des littérateurs, moins bien rentés, moins bien portants, et, peut-être pour cette raison même, à la fois moins passionnés de sport et un peu plus curieux des phénomènes intellectuels ambiants, en viennent à s'occuper de la question sociale. Il n'est point de critique dramatique, de critique musical, de critique d'art et de critique littéraire qui ne se soit découvert une vocation subite et une subite compétence de sociologue. On est sociologue unanimement, comme on était unanimement enragé et unanimement tuberculeux, par enthousiasme, à l'époque des découvertes de Koch et de Pasteur.

Ce préambule n'est pas de trop si l'on veut s'expliquer que M. de Wyzewa, gentilhomme polonais et collaborateur du *Figaro*, ait écrit un livre sur le *Mouvement socialiste en Europe*.

M. de Wyzewa, critique d'art et critique littéraire, s'est senti, dans le grand trouble qui s'est emparé des esprits, une fonction sociale : celle de rassurer la conscience bourgeoise contre l'inquiétude croissante où elle vit des progrès du socialisme. Tout le monde sait que pour remuer jusqu'au fond la conscience bourgeoise, douze articles dans le *Figaro* suffisent. M. Wyzewa a écrit dans le *Figaro* douze articles. Et si l'on peut en croire le témoignage de M. Anatole France (2), qui a toujours par nature été disposé aux

(1) *Téodor de Wyzewa : Le mouvement socialiste en Europe*, p. 5.

(2) Voir le *Temps* du 30 janvier.

craintes vives, il est permis de dire que la bourgeoisie est rassurée.

Si l'on reconnaît aisément, à le lire, que M. de Wyzewa est un peu novice en matière sociale, on ne peut lui refuser une astuce littéraire très exercée ; et il s'y est pris de manière ingénieuse pour arriver au but qu'il a si bien atteint. Il a appliqué la méthode de la vaccine homéopathique. Il s'est avisé d'instiller sous la peau du bourgeois, qu'il veut rassurer tout d'abord, la terreur la plus virulente. Il lui inocule le socialisme pour l'en guérir. Le virus entre ses mains devient lymphé salubre. Il faut que le bourgeois non seulement craigne le socialisme, mais l'admire, mais s'en pénètre et le porte dans ses veines ; qu'il en tremble, et qu'il en sue. Après quoi il ne restera plus qu'à mettre sous le microscope quelques gouttes de notre sang artificiellement vicié, pour y apercevoir les microbes qui nous ont secoué d'un si violent frisson, pour voir combien au cours de cette évolution, ils sont peu dangereux. C'est de la sorte que M. de Wyzewa prétend nous guérir de la maladie sociale.

Conformément à cette thérapeutique, il faut commencer par constater que le socialisme déborde ; qu'il envahit tout, y compris les cerveaux de ses ennemis ; que parmi les capitalistes eux-mêmes le régime du capital ne trouve plus que des défenseurs intéressés, mais non convaincus. « Ceux qui ne sont pas devenus franchement socialistes, et qui restent fidèles aux traditions de Ricardo et de Mac Culloch, ceux-là même *n'osent plus affirmer* avec leur assurance de naguère l'origine naturelle de la propriété, la nécessité de la misère, l'infaillible excellence du laissez-faire et du laissez-passer....

« Ainsi *craquent de toutes parts les vieilles assises philosophiques de notre société...* Le socialisme n'est mort ni en 1853 ni en 1871 ; il a pris au contraire depuis quelques années une vie toute nouvelle... On a l'impression que partout le *socialisme international* ne cesse pas de devenir *plus actif, plus résolu, plus pratique*. Il nous paraît à présent s'organiser sans bruit, avancer très vite au-dessous de nous en racolant à chaque pas de nouvelles recrues. »

Remarquez que la conclusion à laquelle M. de Wyzewa

tend, et par laquelle il finira, c'est que le socialisme *n'est pas* international, *n'est pas* pratique, et enfin que dans la société actuelle rien ne craque. Mais, dans l'intérêt de la médication à laquelle il nous soumet, il est tenu de le soutenir et de le croire. Autrement le vaccin n'opérerait pas. Il opère, au prix de cet ingénieux mensonge. Aussi commençons-nous déjà à sentir les premiers symptômes, accompagnés de frissons, qui caractérisent la maladie sociale.

Mais où elle nous prend tout entier, c'est quand apparaissent les microbes arrivés à l'apogée de leur évolution, les plus parfaits produits de la tuberculose socialiste, les chefs socialistes eux-mêmes.

Voici Benoît Malon, doué d'une influence si redoutable et si étrange. Car, chose curieuse, bien qu'il n'ait pas de lecteurs (p. 36) ses idées se répandent; bien qu'il soit un peu bègue, il sait se faire écouter; bien qu'il n'ait pas de parti, c'est lui qui au fond décidera de la voie que suivront les ouvriers français. Car il est d'une intelligence supérieure, bien que d'un cœur ingénu. Gare encore! Voici Guesde, « un vrai diable de boîte à malice, tout noir, tout barbu et tout chevelu. » Il a, il est vrai, une parole sèche et mécanique. C'est qu'en effet il ne faut pas s'y tromper. Guesde « en réalité n'est pas un homme : c'est une machine intellectuelle, un automate dialecticien, outillé, admirablement outillé, et compliqué à souhait... » (p. 145). Et place surtout à ceux qui vont suivre! Voici Vollmar, l'homme qui puise dans la contemplation des lacs du Tyrol le sentiment des choses éternelles, le respect de l'impassibilité de la nature et « le mépris des passagères opinions des hommes »; Vollmar qui sait tout, qui a tout lu, qui a la physionomie, les moustaches et jusqu'à l'énergie du duc d'Albe. Que ne fera-t-il point, résolu, comme il l'est, à agir, et ayant la force d'agir seul si personne ne veut l'aider? » Voici Anseele. Il ressemble, celui-là, à Jacquemart d'Artevelte, par le physique, par la passion, par le tempérament pratique : il a réalisé dès maintenant — et au milieu de quels obstacles! — toute la part aujourd'hui réalisable de l'idéal socialiste. Il a créé le « Volkshuys » de Gand, et M. de Wyzewa nous énumère longuement les avantages moraux et maté-

riels de cette forte organisation économique. Et enfin, voici William Morris, l'industriel puissant, l'artiste exquis et le poète aristocratique « dont les vers sont les plus beaux qui soient dans la littérature anglaise de ce siècle » ; et Morris, nous dit-on, met toute son intelligence de penseur et toute son influence d'homme riche au service de la propagande socialiste.

Tels sont les chefs ; et la foule, nous dit M. de Wyzewa, subit puissamment leur influence. Dès lors n'est-il pas évident qu'elle va tenter quelque grande entreprise, et que, dirigée par de tels hommes, elle n'ait quelque chance de réussir ?

Selon M. de Wyzewa, cependant il n'en est rien. Les socialistes remplissent il est vrai, de même que M. de Wyzewa lui-même, une fonction sociale importante et providentielle. M. de Wyzewa est chargé de nous rassurer ; les socialistes de nous inquiéter. Le monde croupissait dans l'inertie. Dieu lui a suscité pour l'en tirer un grand Inquisiteur désormais éternel. Cette inquiétude est vaine dès l'instant que nous avons aperçu pourquoi elle est nécessaire ; cette inquiétude n'a point de cause réelle, mais elle a un but, qui est de nous stimuler. C'est un cauchemar implacable auquel nous ne saurions échapper, mais qui ne nous fait plus peur une fois que nous l'avons reconnu comme tel.

Et pour grande, on comprend assurément que notre inquiétude le soit, après que M. de Wyzewa nous a fait des chefs socialistes un pareil portrait. Mais ce que nous comprenons moins, c'est pourquoi nous en resterions à l'inquiétude vague et en quelque sorte platonique ; la description qui vient de nous être faite, paraissant très propre à éveiller en nous au contraire la certitude absolue que les temps sont proches d'une révolution populaire victorieuse. M. de Wyzewa ne veut pas qu'il en soit ainsi. Pourquoi donc nous a-t-il fait sa description telle ? Sa conclusion est négative. Mais sa conclusion ne ressort pas de son livre. Elle y est ajoutée arbitrairement. Ce qui en ressort c'est que le socialisme a des chefs érudits, écoutés de la foule, doués du sens du possible et du réel, et d'un caractère entreprenant.

M. de Wyzewa nous dit bien qu'il n'est pas vrai que le

socialisme soit un parti vraiment international, et qu'il n'est pas même homogène dans un même pays. Il insinue que dès lors ne peut aboutir. Mais il aurait fallu nous prouver d'abord que le succès du socialisme dépend de l'absolue homogénéité des partis qui le représentent, et que la révolution sociale ne peut pas se faire chez chaque peuple suivant des modalités conformes à son tempérament, comme s'est faite la Révolution bourgeoise elle-même après 1789. M. de Wyzewa n'a pas essayé cette démonstration.

Il s'est borné à nous faire observer que Benoît Malon est un penseur, Guesde un vrai diable, Vollmar un nouveau duc d'Albe, et Anseele un autre Artevelte. Nous ne saurions tirer de là des conclusions aussi rassurantes pour la bourgeoisie que le voudrait M. de Wyzewa.

M. de Wyzewa d'ailleurs en a pris à son aise. Il se félicite « d'avoir pu photographier quelques-uns des principaux microbes de la grande maladie sociale; » (p. 239) mais il y en a beaucoup qu'il a omis sans droit, et plusieurs qu'il a mal décrits.

Etait-il permis, dans une étude *sur le Mouvement socialisme en Europe*, d'oublier la Hollande et de laisser à l'écart l'œuvre de Domêla Nieuvenhuis? Était-il juste d'expédier Hyndman dans une page, sans avoir cité un seul de ses livres? Et sans sortir de France, ne traite-t-on pas d'une manière un peu leste l'ouvrier typographe, « bon garçon, mais un peu fier, » qui a créé en France plusieurs bourses du travail et près de deux cents chambres syndicales? Puisqu'on parlait de l'anarchiste William Morris, avait-on le droit de ne pas même mentionner le mouvement anarchiste en France, en Italie, en Europe? Puisqu'on citait un des noms qui resteront le plus sûrement attachés à la science sociale de ce temps, celui de Herbert Spencer, ne devait-on pas reconnaître que le grand sociologue professe un socialisme anarchiste? Était-il permis enfin, si l'on veut laisser aux mots un sens rigoureux, d'ignorer que l'anarchisme, étant une doctrine de l'expropriation et de la mise en commun des instruments de production, est lui aussi un socialisme? (p. 208).

Deux choses par dessus tout manquent au livre de M. de Wyzewa. Il ne fait la part ni des *idées* ni des *masses*.

Croit-on que si demain MM. Guesde, Vollmar et Anseele étaient fusillés sur une barricade, ou, par une conspiration facile des gouvernements, envoyés au bagne tous trois ensemble, qu'il y eût à la situation quelque chose de changé? Il n'y aurait que trois noms de moins sur les listes des groupes socialistes. Deux choses resteraient : les idées d'une part, qui agissent ; et de l'autre part les multitudes qui s'en imprègnent, ces multitudes socialistes, les plus conscientes de toutes, et qui déjà apprennent à se passer de chefs, pour ne plus suivre que des mots d'ordre.

M. de Wyzewa se fait du socialisme une idée bourgeoise. Il se l'imagine comme un domaine appartenant à quelques-uns, qui le font exploiter par une foule à leur service. Mais la grande nouveauté du socialisme est qu'il résulte de la pensée la plus collective qui soit, jointe à l'action la plus collective possible. La pensée, dans ce qu'elle a de plus général, s'appelle *science* ; et les actions humaines concentrées dans un seul faisceau s'appellent le *peuple*. Le jour où la science s'est occupée de la destinée du peuple, elle s'est appelée socialisme ; le jour où le peuple a connu la science, il a conçu la révolution. C'est pourquoi il est vain de vouloir se faire une idée du socialisme par quelques portraits de chefs socialistes. On exhibe ainsi, en un petit Musée Grévin, des figures actuelles d'un intérêt médiocre, et d'une ressemblance contestable. Ce sont les idées qu'il faut exposer ; c'est la multitude qu'il faut nous faire connaître. Et les idées de la multitude aujourd'hui seront l'histoire demain.

Th. RANDAL.

UN PROJET

Ne nous exagérons pas la sottise du collectif ambiant, en toute foule sont des individus désnobilisables, mais il faut se donner la peine d'aller à eux. On reproche volontiers au public sa consommation de banal ou d'empyreumatique; eh! le public suit-il son goût? victime d'une fausse éducation, ne rougirait-il pas de céder à quelque émotion sincère? oserait-il penser, le Gêronte, sans consulter les scapins du journalisme? Oui, certes, comment mécroirait-il aux réputations usurpées, aux lançages barbaresques, le quotidien est son oracle de Delphes.

Mais, d'autre part, le succès de ce qui se crée en dehors de l'officiel et du convenu, — théâtres ou exhibitions picturales, — n'indique-t-il pas en la contemporanéité une soif de nouveau et d'original? Lors, n'en peut-on conjecturer pour le livre d'identiques résultats dès l'instant que producteurs et acheteurs se trouveraient en rapport direct? Car vraiment, l'ennemi, c'est moins le bourgeois que le journaliste, non parce que journaliste, mais parce que, fomentant des passions au lieu d'historiographier fidèlement, il manque à sa mission. Le journaliste fauteur de modes absurdes et entreteneur du mauvais goût, le journaliste intéressé à nuire au mouvement de renaissance idéiste-idéaliste, le journaliste qui, lorsqu'il s'agit de présenter les jeunes, n'informe plus mais déforme, voilà l'intermédiaire dont il faut arriver à se passer. Les revues, les romans, les poèmes de ceux de demain, négligés ou tus par la grande presse, que le public les trouve sur son passage. Comment? Le plus simplement du monde.

Imaginez une société d'écrivains s'entendant avec une société d'artistes, — celle des *Indépendants*, par exemple, — pour organiser à frais communs une exposition. Entre les cloisons réservées aux toiles, seraient installées des tables avec périodiques et livres à la disposition des visiteurs ; en une salle réservée, des auditions poétiques alterneraient avec des conférences. Car il ne suffit pas que les œuvres figurent, il importe que les auteurs, dont on travestit trop souvent les pensées, disposent d'une tribune pour développer leurs théories, que les exégètes et les scoliastes puissent, devant auditoire, expliquer, commenter les techniques et les absconsités. De la sorte, chacun mis à même de plaider *pro domo sua*, ce serait pour satisfaire et la curiosité des dilettanti et les sentiments d'égotisme répandus dans la jeune génération.

Quelle incompatibilité ? quels obstacles ? Les deux sociétés, fonctionnant chacune de son côté, ne s'associeraient que pour l'action commune : l'exposition ; à chacune incomberaient ses frais d'installation particulière, et quant aux bénéfices, seul cas délicat à trancher, deux solutions se présentent : ou le partage si chaque groupe compte un nombre égal d'adhérents, ou dans le cas contraire, et probable, une répartition à prorata. Du reste, ce ne sont pas là détails à régler avant commencement d'exécution du projet.

Le peintre Séon, prolifique d'idées, quoique peintre, avait entrevu la nécessité d'une telle concomitance, lors de la fameuse réunion des refusés aux salons, il esquissa le plan, complexe mais pratique et tant souhaitable, d'une vaste fédération des arts. Hélas ! *verba volant*. Et pourtant, combien Séon voyait juste ! puisque, de plus en plus, nous aimons à trouver la variété dans l'unité, ne répondrait-il pas à nos désirs le local qui réunirait une expression de tous les genres de l'art : littérature, dessin, musique, théâtre, déclamation, éloquence ?

Ce palais des arts réunis sera sans doute l'œuvre de demain ; le réalisable dès aujourd'hui, c'est l'exposition-salle de lecture et de conférences, simple extension, en somme, d'un système appliqué au « *blanc et noir* », où chaque visiteur peut, après une promenade à travers les galeries, feuilleter les collections de maints journaux

illustrés, ouïr une partie de concert. L'exposition-salle de lecture et de conférences ! Je m'étonne qu'aucun directeur de revue n'ait songé à cet excellent moyen de propagande. Les peintres attirant la foule, en revanche, les écrivains expliquent les recherches picturaires ; l'intérêt dans l'altruisme, voilà, j'imagine, pour n'effaroucher personne.

Le public *qu'il nous faut avoir* affluerait mal dans une froide bibliothèque, il fréquentera un salon de lecture élégamment orné d'œuvres d'art ; et qu'il parcoure ou qu'il lise, au moins entre son moi et la feuille imprimée ne se glissera plus le critique aux perfides conseils. Venus en curieux, les gens resteront en curieux pour entendre la conférence, ils resteront, c'est ce qui importe. Peut-être tant de lecteurs ne sont-ils indéhiscents que parce qu'incultes ; que produit l'arbre fruitier sans la greffe ? et la terre injachérée ? Pourquoi n'éveillerait-on pas en beaucoup le sentiment du Beau ? pourquoi ne les rendrait-on favorables aux travaux délicats ? l'expérience vaut bien qu'on la tente. Qui sait si bientôt les esprits ne demanderont pas l'oubli du prosaïsme chaque jour plus phagédénique de la vie moderne à un art les enlevant à toutes matérialités, à toutes réalités.

Les forces de la jeunesse littéraire se gaspillent en de vaines polémiques entre convertis, combien le prosélytisme satisferait plus intelligemment ce furieux besoin d'action. Il se dépense en une soirée de cénacle plus d'esprit, d'éloquence et d'argumentations qu'il n'en faudrait pour désinopsiser deux départements. Et quand on ne sauverait qu'une âme !

S'abstenir de militer, rôle de dupe, c'est donner la part trop belle aux médiocres et aux commerçants ; s'abstraire ou bouder en sa tour, signe de faiblesse excusable chez les seuls sénescents. Si l'écrivain ne communique pas avec ses contemporains, qu'il tente leur initiation. On évangélise bien des sauvages ; ne se trouvera-t-il pas quelques missionnaires des Lettres pour prêcher l'Esthétique nouvelle ? qu'importe la croyance à un principe, si l'on ne s'efforce de l'imposer ?

L'Ariste ne sera jamais compris que par une élite, qu'il ne néglige donc rien pour l'accroissement de cette élite, et ce, dans l'intérêt de l'Art si le sien l'indiffère. Il perd

son droit à la gloire celui qui n'en poursuit la conquête. Et puis, les temps sont tels qu'il faut ou convertir le public lisant, ou consentir à perdre notre place dans la société future.

Les artistes sociétarisés conduisent leurs affaires excellemment; pourquoi des écrivains réussiraient-ils moins bien? Pour quelles raisons hésiteraient-ils à se liguier? Ils n'ignorent point qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes pour se présenter au public dans de bonnes conditions; s'ils préfèrent croupir indolents, alors vienne l'industriel s'emparer du projet que je dis et les exploiter sans merci, ils l'auront mérité.

ALPHONSE GERMAIN

LIVRES

Lassitudes, par LOUIS DUMUR (Perrin et Cie, éditeurs)

Je ne veux pas discuter à fond, les théories prosodiques de M. Dumur — quand je dis les théories de M. Dumur je ne veux pas dire qu'elles appartiennent à lui seul, ni même qu'il les ait inventées. Dissserter sur la valeur exacte de l'accent tonique dans la langue française, chercher si réellement il existe, s'il n'y a pas un arbitraire dans sa détermination, tout cela a été fait depuis longtemps par des philologues autorisés. De leurs études, de notre propre expérience, il paraît évident que nulle règle fixe ne peut présider aux choix des brèves et des longues. La seule façon de défendre une telle prosodie, ce serait, en l'appliquant, de composer et de bons poèmes et de bons vers. M. Dumur semble ne s'être occupé de cela, que d'une façon subsidiaire.

J'ai rarement lu livre plus terne, plus insipide que *Lassitudes*. Nulle conception qui retienne, nulle évocation qui captive; ni image séduisante ou belle, ni sensation curieuse, rare ou simplement naïve, d'une charmante naïveté. Des déclamations redondantes ou plates, exprimant la médiocre philosophie d'un mauvais élève des désespérés romantiques; des phrases d'un français déplorable, construites sans art, avec la plus absolue méconnaissance du sens des mots; des tropes ridicules, des comparaisons d'une désespérante banalité. Ajoutez à cela des prétentions genevoises à la sévérité moraliste et philosophique, et le livre vous apparaîtra tel qu'il m'est apparu: un fort mauvais recueil de mauvais vers.

Thulé des Brumes, par ADOLPHE RETTÉ (Bibliothèque artistique et littéraire).

Si M. Dumur se rattache au romantisme, par une désespérance bonne tout au plus à fournir des sujets de pendules, M. Retté tient à eux par le choix tout spécial de son procédé d'art, car lui, qui est un poète de talent et un esprit subtil, s'est laissé captiver par l'opium et le haschich chers à Baudelaire et aux habitués de l'hôtel Pimodan.

Il ne peut être question ici des inconvénients physiologiques d'une semblable habitude, mais les inconvénients psychologiques et littéraires nous intéressent. Pour M. Retté, ils ont été fort grands, car il a perdu à sa méthode de travail, toute personnalité et *Thulé des Brumes* n'est qu'une suite de virtuosités sur telle ou telle page lue avant ou pendant l'ivresse haschichine. Selon le hasard de ses lectures quotidiennes, M. Retté a exagéré ou déformé une pensée de Laforgue, une vision de Baudelaire, quelque évocation de Maurice Maeterlinck, un conte même de M. Mendès. Parfois, et cela est plus grave, il s'est contenté de transposer les imaginations de ceux qu'il fréquenta : ainsi dans la « Légende du bon Pauvre » nous trouvons un Roméo et une Juliette, qui nous rappellent singulièrement l'Hamlet des *Moralités légendaires* ; ainsi encore d'un certain ange de l'Hérésie, emprunté à quelque rêve d'Edgard Poë et qui a seulement changé d'attribution.

Pour être juste, il faut reconnaître que la déformation ou l'exagération de quelques-uns de ces songes est curieuse ; le sens qui préside à ces transformations est un sens d'artiste subtil, d'écrivain délicat, et les vers de M. Retté, antérieurs à *Thulé des Brumes*, le prouvent surabondamment ; ils prouvent aussi que le poète de *Cloches en la nuit*, n'aurait nul besoin, pour nous intéresser et nous plaire, de recourir à des procédés dangereux.

En nous donnant son livre, il nous dit : Voici les divagations d'un mangeur d'opium et de haschich. Cela est fort bien, et certes, nous trouverions peu de mangeurs d'opium, capables de susciter devant nous des paysages aussi complexes, des héros aussi séduisants ; mais tout au plus pouvons-nous conclure, dans le cas présent, que nous

avons été en présence d'un mangeur d'opium des plus lettrés, et cette constatation n'ajoutera rien à la valeur artistique personnelle de M. Retté, puisqu'il a eu le soin précieux d'en faire abstraction, en nous donnant simplement des variations sur des thèmes connus. Aussi dans *Thulé des Brumes*, je ne vois que des qualités de virtuose, non des qualités de créateur.

Mais M. Retté, dont je connais des études critiques très déliées, doit s'être déjà dit cela ; aussi ne lui chercherai-je plus longtemps querelle. Du reste, j'ai trouvé grand plaisir à certaines pages de *Thulé des Brumes*, — il est peu de livres dont on puisse dire autant — et sans parler de l'incontestable talent de l'écrivain, les dons d'artiste qu'on devine dans *Thulé de brumes*, M. Retté les saura plus librement et plus personnellement développer, dans le prochain livre de vers qu'il nous promet : s'il se fie à ses propres forces et à la puissance de son seul esprit.

A la bonne franquette, par Gabriel Vicaire (A. Lemerre, éditeur). Pas plus que ceux dont c'est le métier de pleurer, ceux dont c'est le métier de rire ne nous plaisent. On s'accorde assez généralement, dans toutes les écoles contemporaines, pour reconnaître qu'il est insuffisant de gémir sans raison sur la vie, ou de l'exalter sans motif, pour mériter le titre de penseur ou bien celui de poète de la joie. De plus en plus une telle esthétique nous paraît rudimentaire. Les lamentations de M. Haraucourt, comme les flonflons de M. Gabriel Vicaire nous touchent médiocrement et les opinions de ces deux trimeurs sur la valeur réelle de l'existence, quoique contradictoires, nous intéressent aussi peu l'une que l'autre.

M. Gabriel Vicaire, poète fort connu en Bresse, est de son état chantre du vin, des bonnes filles et des banquets plus copieux que délicats. Il sait célébrer le piot, le humer même, et il vénère l'armée des « mirificques andouilles » quand elle vient à lui. C'est un lyrique selon le cœur de M. Sarcey, c'est un fils du Caveau. Il est en ses vers très

Je révasse en buvant
Je me fiche du reste.

prolix de renseignements personnels. Sa psychologie est simple, il nous dit :

Et encore :

Philosopher n'est pas mon goût
Je n'entends rien au grandiose.

Ces appréciations sont d'une grande justesse et ma critique ne saurait rien y reprendre. J'aurai plus à dire lorsque M. Vicaire déclare que sa joie consiste à rimer de bons vers, laissant entendre ainsi qu'il en peut faire, je serai plutôt porté à soutenir le contraire, si je prends comme exemple cette strophe :

Crin crins du dimanche
Vite on vous attend :
Voici la revanche.
Gai ! Tambour battant !
Plus un impotent,
Plus une édentée,
Sitôt qu'on entend
L'oiselle enchantée.

Peut-être M. Vicaire m'objectera que cette strophe doit être chantée, ce qui est possible ; je lui répliquerai par ce distique qu'il pourra difficilement mettre en musique.

Du moindre bateau-lavoir
Je ne suis commanditaire.

Si M. Vicaire n'a pas emprunté ces vers à François Coppée, il est inexcusable, s'il les lui a pris, il est plus blâmable encore, aussi ce dilemme me laisse fort perplexe pour lui. En tous cas, le Barde des humbles, devait bien son patronage à l'auteur des *Emaux bressans*, et par reconnaissance j'espère que M. Vicaire continuera à écrire de mauvais vers.

L'Action et le Rêve, par Gaston Servières (A. Savine, éditeur). C'est un roman comme il en paraît beaucoup. Il n'est pas mauvais, il n'est pas bon non plus. On ne peut en dire qu'une chose, la pire de toute : il est consciencieusement et honnêtement fait. La conception en est honorable, quoique banale ; la facture en est bonne, bien qu'elle n'offre rien de nouveau.

Je songe qu'il paraît tous les jours un livre comme celui-là, également honorable, également bon, également dénué d'intérêt, et je me demande : quand se lassera-t-on de faire de tels romans, quand se lassera-t-on de les lire ?

Les Parisiens, par Francis Chevassu (A. Lemerre, éditeur).

Sous ce titre, M. Francis Chevassu a réuni une série de portraits de personnages considérables, ou simplement notoires, nés pour la plupart en province. C'est Bourget et Meilhac; Anatole de la Forge et Maurice Barrès; M. Floquet et Alexandre Dumas; Arsène Houssaye et Tony Révillon. Et tous sont esquissés avec esprit, étudiés avec subtilité, par un écrivain analyste et spirituel, au style verveux et clair. Le livre agrée, léger et rapide, avec son ton de discrète ironie, ou de raillerie sûre. Il évoque une causerie, un soir, au fond d'un fumoir, avec un homme d'esprit délicat et délié.

La famille d'Armelles, pièce en trois actes en prose par Jean Marras (Bailly, éd.). Le dialogue de M. Marras a parfois des accents corneilliens avec ses sonorités amples, sa précision éthique. Débarrassée des accidents secondaires (pas assez complémentaires, peut-être) le drame est tel : un homme, ayant tué sans pitié son épouse adultère, se dresse, vingt ans plus tard entre son fils et sa bru coupable — fantôme du crime inutile, et qui après vingt années en arrive à se châtier lui-même d'un aveu révélateur par où il perd son fils, mais lui épargne l'inutile crime, *le sien*. Ce drame, on le voit, est plus haut que le double épisode d'adultère qui en forme la trame apparente : cela était si bien dans l'esprit de l'auteur qu'il s'est à peine intéressé à la psychologie du séducteur, à peine à celle du mari trahi — la tragédie est dans l'âme du vieux commandant qui lutte contre la fatalité *binnaire* qui gouverne les crimes, les sinistres, les deuils — qui lutte vingt ans — et tombe vaincu. La thèse, car il y en a une, conclut : les droits de l'enfant l'emportent sur le droit du mari. Cette pièce a été représentée pour la première fois à l'Odéon (2 oct. 1883).

BERNARD LAZARE.

Ont paru :

Chez A. Lemerre :

Le Crucifié de Keraliès, par Ch. Le Goffic.

Henri Vernol, par A. Chenevière.

Chez Perrin et Cie :

La Sacrifiée, par Edouard Rod.

Beauté, par Eugène Hollande.

L'Ame moderne, par Henry Bérenger.

Examen de trois Idéologies, par Maurice Barrès.

Chez Havard :

Mémoires d'un conscrit de 1808, publiés par Philippe Gille.

Chez Chamuel :

Comment on devient Mage, par J. Peladan.

Chez Plon et Nourrit :

Sur le Banc, par Maurice Talmeyr.

Chez Léon Vanier :

Les contes de la Reine Mab, par L. Michaud.

Chez Fischbacher :

La Peine de l'Esprit, par Maurice Pottecher.

Chez A. Colin :

Marguerites du temps passé, par Mme James Darmesteter.

On annonce pour paraître prochainement :

Contes à la Reine, par Robert de Bonnières.

NOTES ET NOTULES

Un journal se plaint des notes posthumes de Jules Laforgue où, dit-il « il n'y a pas assez à glaner » ; empressons-nous — après avoir courtoisement déconseillé au plaignant la lecture des *Entretiens* — de redire que notre seule intention, en publiant ces *notes*, est de permettre à ceux qui s'intéressent à l'œuvre interrompue de Laforgue d'en supputer les promesses. Est-il oiseux d'ajouter que ces feuillets, pieusement reconstitués, ne le furent que pour les seules personnes intelligentes ? et que le souci de donner « à glaner » à un journaliste ne nous a jamais inspiré ?

*
* *

On nous communique l'appel suivant :

« Un comité composé d'amis d'EPHRAÏM MIKHAEL, mort le 5 mai 1890, se propose d'élever à sa mémoire un monument de pieuse admiration. Il fait appel à tous ceux qui aimèrent l'homme et le poète, à ceux qui estiment qu'il a réuni en lui plusieurs des plus nobles dons particuliers à la jeune génération.

« Il sied qu'une image de marbre, sur sa tombe, rappelle ce que fut le pur poète qui repose là. L'exécution du monument a été confiée à *M. Michel Malherbe*. Les souscriptions sont recueillies par *M. Gaston Danville*, trésorier, 191, faubourg Saint-Honoré, et, par chacun des membres du comité : MM. Jean Ajalbert, Camille Bloch, Marcel Collière, Gaston Danville, Rodolphe Darzens, Ferdinand Hérold, Henry Lapauze, Bernard Lazare, Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe, Maurice Maeter-

linck, Stuart Merrill, Emile Michelet, Albert Mockel, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Saint-Pol Roux, Alexandre de Tausserat. »

*
* *

Au sommaire du *Mercur*e de France : José Maria de Heredia : *Hortorum Deus*; Saint-Pol Roux : *De l'art magnifique*; A.-F. Hérold : *La Belle au bois dormant*; Rémy de Gourmont : *Le Fantôme* (ch. V, VI, VII, VIII et IX); des critiques de MM. A. Valette et Pierre Quillard.

Dans la *Conque* : *Lied*, de Maurice Maeterlinck; *La Promenade*, d'André Gide (1); *Derrière la montagne*, de Maurice Quillot; *Glancé*, de Pierre Louys.

A signaler la réapparition de *Art et Critique*, avec MM. Jullien, Henry Céard, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, etc.

M. François de Nion quitte la *Revue Indépendante*, en adressant à M. Savine la lettre suivante :

« Paris, le 11 janvier 1892.

« Mon cher Savine,

« Quand j'ai accepté la rédaction en chef de la *Revue Indépendante*, c'était une publication littéraire d'une certaine valeur artistique.

« J'aurais voulu, dans la faible mesure de mes moyens, et secondé par des amis et des collaborateurs tels que Jean Ajalbert, Paul Adam, Lucien Descaves, J. K. Huysmans, J. H. Rosny, etc., etc., continuer cette tradition; mais depuis plus d'un an, sous un prétexte ou sous un autre, vous refusez de me communiquer les sommaires mêmes de vos numéros, me mettant dans l'impossibilité de les contrôler, comme c'était mon droit absolu de rédacteur en chef.

« Aujourd'hui encore, vous opposez un refus formel à ma dernière sommation; ne voulant pas accepter la responsabilité de ce qui peut être écrit dans votre périodique, je vous adresse ma démission de rédacteur en chef de la *Revue*.

« Agréez, mon cher éditeur, l'expression des sentiments que j'ai pour vous. »

(1) Dédicée à M. Francis Vielé-Griffin,

M. Georges Bonnamour devient rédacteur en chef de la *Revue Indépendante*.

A Liège paraît une revue nouvelle : *Floréal*; et à Bruxelles une autre : *Le mouvement littéraire*.

*
* *

Théâtres.

Le Théâtre d'art a représenté le 5 Février la *Tragique histoire du docteur Faust*, traduite par MM. F. de Nion et Casimir Skryenski, *Les Flaireurs* de Charles Van Lerberghe et *Bateau ivre* d'Arthur Rimbaud. Tous les lettrés connaissent le drame de Marlowe et ses étranges beautés barbares, souvent plus virtuelles qu'effectives, sauf dans l'évocation d'Hélène et l'angoisse suprême de Faust. Mais il importe de dire un mot de la traduction et de la mise en scène : M M. de Nion et Skryenski ont fait preuve d'une conscience et d'une probité artistiques absolues et leur désir d'être strictement exacts est indéniable. Cependant on ne peut que regretter l'emploi des vers nécessairement gauches et qui obligent presque toujours à des réminiscences d'œuvres contemporaines. Il semble qu'il faille choisir entre une transposition totale, une re-crédation comme *les Erinnyes* ou une traduction en belle prose rythmée. Quant à la mise en scène, quand comprendra-t-on enfin qu'une simple toile de fond serait préférable à de ridicules décors, et que dix longs entr'actes rompent fatalement le charme esthétique.

Les Flaireurs ont produit une impression considérable et le nom de Charles Van Lerberghe a été acclamé, vers une heure et demie du matin, par une salle lasse cependant. Ce triomphe fera-t-il sortir de l'ombre volontaire où il se dissimule obstinément l'un des plus nobles poètes de notre âge et des plus aimés par ceux qui requièrent les sensations exquisés et rares? La musique écrite pour les *Flaireurs* par M. A. Duteuil d'Ozanne s'adapte à l'œuvre jusqu'à faire corps et la commente avec une merveilleuse discrétion.

Les vers de *Bateau ivre* demeurent admirables, mais ils ne gagnent point à la déclamation. Parmi les acteurs il sied de féliciter M. Ferdinand Depas et M^{mes} Camée et Suzanne Gay.

Exposition d'œuvres symbolistes et impressionnistes chez LE BARC DE BOUTTEVILLE, 47, rue Le Peletier.

A signaler de M. Anquetin : *La femme à la toilette*, toile que nous connaissions déjà, et que j'aime encore, malgré le ton trop porcelaineux du visage, pour la grâce de la rousse et opulente chevelure que divise le peigne ; *La Passante*, de vive et puissante carnation, de chair ferme, et dont charme le geste souple et vivant de la main soutenant la nuque ; et deux paysages, l'un paisible et doux, aux verdure calmes et profondes, un autre de tonalité plus violente, d'un ensemble désagréable et que je regrette.

De M. Signac, deux coins de plage, illuminés de lumière vive et poudroyante, avec une mer moutonnante qui danse sous le soleil ; un de ces tableaux est gâté par une barque de premier plan, lourde, et qui semble prête à s'enfoncer dans le flot, tant on la sent peu flotter.

De M. Henry de Groux : *Emigrants dans un entrepont*, toile inachevée qu'éclaire un tragique coin de ciel nocturne, et qu'anime une foule grouillante et douloureuse. Une *Vue de Montmartre*, de M. Luce, aux trop pesantes et bitumineuses couleurs. De violents et illogiques paysages de M. Léo Gausson ; des panneaux décoratifs de M. Bonnard, d'un procédé facile et rudimentaire. De MM. Maurice Denis, Serurier, Ranson, je regrette le parti pris archaïque qui conduit à la laideur. Ces messieurs, je le sais, invoqueront les primitifs flamands et italiens. Il y aura lieu de revenir sur leurs tentatives, mais le vice de leur conception en même temps que l'infirmité de leur raisonnement, c'est que dans les œuvres d'un Memling, d'un Van Eyck, d'un Sano di Pierro, d'un Paolo Ucello, on sent l'effort maladroit ou génial, vers une beauté entrevue, que chez eux le hiératisme des formes ne venait que de l'impuissance à les concevoir plus parfaites, tandis que les jeunes peintres dont je parle, tendent vers le laid et s'exercent à des déformations agaçantes et sans logique.

Encore des Toulouze Lautrec, toujours les mêmes ; d'abominables caricatures de M. E. Bernard ; des Ibels, des Willette, des Giran Max, etc.

*
* *

Critique littéraire :

Nous lisons avec un plaisir que nous voulons partagé, les lignes suivantes (il est question de récents poèmes) :

« J'atteste les lecteurs qui me lisent que pour la première fois, j'ai parcouru dans son entier un volume décadent. Mais enfin, il fallait en avoir le cœur net et j'ai lu. Oh! malheur, je n'ai compris qu'un vers sur deux et encore y a-t-il des pièces, sans doute, mieux faites qui m'ont complètement échappé. J'ai vu qu'il était vaguement question d'une demoiselle Hélène qui était morte et auquel l'auteur a consacré quelques vers, ce qui n'est pas entièrement neuf comme sujet :

Morte !

Entre les saules bleus évanouie ;
Au miroir de l'étang par la brise tuée ;
N'avais-tu cure de notre escorte
De jeunesse éblouie
Vers toi seule évertuée ?

Cela signifie, m'a-t-il semblé, qu'une jeune fille est morte parce qu'elle a pincé un rhume dans des saules qui étaient bleus (c'est bien fait aussi! pourquoi va-t-elle dans des endroits pareils?) et qu'elle est partie sans se soucier de ses amoureux. Eh bien! dût-on m'accuser d'orgueil extrême, je préfère ma phrase à la strophe citée. Je vois ailleurs :

J'aurais voulu leur dire
Que toute tristesse est au regard triste
De leurs yeux qui ne savent lire
Ce livre-ci où tout verbe persiste...

Ici, je ne comprends pas du tout, du tout. Et c'est dommage, car... »

(CAMILLE GUY — *La Semaine* du 31 janv.)

*
* *

Un échange de politesses :

M. Anatole France, ayant jadis dans le *Temps*, signé de son nom, une série de notes dues à M. Charles Maurras, M. Charles Maurras signe aujourd'hui dans l'*Ermitage*, quelques gracieuses pages, qui viennent sans nul doute de *M. Anatole France*.

*
* *

Nous lisons dans l'*Art moderne*, sous la signature de Maurice Maeterlinck :

« Tout cela à propos des *Sept princesses*? Il ne faut pas qu'on attache tant d'importance à celles-ci; c'est une simple carte de visite, la dernière piécette de cette petite trilogie de la mort que je voudrais close désormais. J'ai d'autres projets que je n'ai pu mûrir encore : *la Beauté dans la maison, la Destinée dans la maison*, etc., une espèce de théâtre où par delà les caractères tant épuisés je voudrais pouvoir rendre visibles certaines attitudes secrètes des êtres dans l'inconnu..... Pour le moment, je travaille à un drame simplement et banalement passionnel, afin de me tranquilliser et peut-être aussi parviendrai-je à détruire ainsi cette étiquette de poète de la terreur qu'on me colle sur le dos. »

*
* *

M. Albert Wolf est mort, et toutes les larmes de crocodile dont disposait la presse ont été versées sur sa tombe. Seul, je crois, M. Camille Sainte-Croix a bien parlé, et comme lui nous pouvons dire que la mort du critique vénal et du mauvais écrivain nous laisse sans douleurs et certes sans regret.

M. Henri Fouquier remplacera M. Wolf comme critique théâtral. Nous ne changeons donc que de sot. Il est vrai que l'intellect de M. Fouquier est bien au niveau des vaudevilles coutumiers qu'il aura à juger.

*
* *

Dans le *Journal des Débats*, feuille austère, M. Paul Desjardins étudie les idées morales qu'a M. Rod sur le temps présent. On annonce dans le même journal quelques aphorismes de M. de Vogüë, sur les idées morales que se fit M. Desjardins d'après M. Rod. Ce jeu est fort intéressant, et comme je ne vois aucune raison pour qu'il cesse, nous aurons encore quelques bonnes heures à passer en attendant l'étude définitive que fera, sans doute, M. Béranger.

*
* *

M. Edouard Dujardin achève, à Alger, une nouvelle *tragédie*, qu'il soumettra ce printemps à la critique parisienne.

*
*

La Société des Artistes Indépendants tiendra sa 47^{me} assemblée générale, le lundi 15 février 1892, rue Baillif, n^o 11.

*
* *

N. B. Nous remercions ceux d'entre nos lecteurs qui reproduisent nos sommaires (1) et les prions de considérer, avant de s'étonner de l'absence, parfois, de réciprocité de notre part, que la rubrique *à travers les Revues* manque dans nos notules — rubrique que, d'ailleurs, le bien-informé du *Mercure de France* et de l'*Ermitage*, par exemple, rendrait comparativement oiseuse : il n'y a donc pas de notre part, vis-à-vis de ces Revues ni *d'aucune autre* « un manque de confraternité ».

(1) La reproduction, et même le plagiat, de nos *Entretiens* est non seulement licite mais recommandé.

Le Gérant : L. BERNARD.

Photographie Instantanée - Platinotypie

Nouveau Procédé Inaltérable. — Photographie à la lumière
électrique.

GUY & MOCKEL

10, Boulevard Montmartre, 10

(Maison du Musée Grévin)

PARIS

ASCENSEUR

TÉLÉPHONE

PARAISSENT :

CHEZ LEMERRE

LE

MIROIR DES LÉGENDES

PAR

BERNARD LAZARE

Ont paru :

LES CYGNES

VANIER, ÉD.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Pour satisfaire à

L'IMPATIENCE PUBLIQUE

Un groupe de Patriotes, à la suite d'une discussion
mouvementée mais courtoise, décide :

Il sera procédé, par eux, et à défaut d'une résolution
virile et immédiate de

M. Henry BECQUE

à l'achèvement, par contumace,

DE

“ LES POLICHINELLES ”